

Jing Tsu, *Kingdom of Characters – A Tale of Language, Obsession, and Genius in Modern China*, Londres, Penguin Books, 2023, 314 p.

Par Marie Laureillard

Si la pérennité de l'écriture chinoise peut apparaître remarquable, le système sur lequel elle repose n'a pas toujours été considéré comme un atout. À la fin du XIX^e siècle, la Chine se trouva en difficulté face à l'assaut militaire et commercial des puissances étrangères. Elle réalisa qu'il lui fallait, pour mieux les affronter, s'ouvrir d'urgence aux idées et technologies occidentales. Gardienne d'un vaste patrimoine littéraire vieux de trois millénaires, l'écriture chinoise, qui n'était accessible qu'à une élite lettrée, apparut à beaucoup comme un obstacle. Les intellectuels chinois, influencés par les idées darwinistes alors à la mode, se demandèrent si la culture chinoise fondée sur une telle écriture pourrait survivre. Lu Xun, l'un des nouvellistes et essayistes les plus estimés de son pays, en vint même à prophétiser en 1936 que « si l'écriture chinoise n'était pas abolie, la Chine périrait » (p. 128). Le problème était de savoir comment moderniser cette écriture si complexe sans sacrifier son essence.

C'est la réponse à ce défi que dévoile l'ouvrage de Jing Tsu, qui se lit comme un roman composé d'énigmes à résoudre, tout au long de sept chapitres pourvus de quelques illustrations et diagrammes bienvenus (donnant notamment une idée de l'aspect d'une machine à écrire chinoise en 1899 par exemple, p. 60). Chacun de ces chapitres organisés chronologiquement (mais s'autorisant quelques retours en arrière selon les thèmes abordés) se concentre sur un aspect de l'adaptation de l'écriture à la technologie, en offrant une galerie de portraits de quelques inventeurs hauts en couleur.

Le chapitre 1 commence en 1900 avec l'examen de la tentative de Wang Zhao de créer un « alphabet combiné des tons du mandarin » afin d'intégrer le nouvel ordre mondial de l'information. Le linguiste préconisait que le mandarin, langue chinoise parlée dans le Nord de la Chine, devienne langue nationale (objectif qui sera mis en œuvre à l'époque de Mao à partir de 1949)¹. Accusé de trahison en 1898 pour avoir critiqué l'attitude de la dynastie Qing face à l'Occident, Wang Zhao s'exila au Japon, dont il revint deux ans plus tard déguisé en moine bouddhiste. Son invention, qui contenait 62 symboles phonétiques

¹ On pourra se reporter à ce sujet à David Moser, *A Billion Voices: China's Search for a Common Language*, Scorsby, Victoria (Australia), Penguin Books, 2016.

distincts dont 50 empruntés aux katakanas japonais et 12 inspirés de l'alphabet mandchou, fut finalement supplantée par le système Bopomofo du philologue Zhang Taiyan, système de 37 symboles phonétiques et tons pouvant transcrire tous les sons possibles des langues chinoises. Proposé en 1912, juste après la chute de l'empire mandchou, le Bopomofo, qui doit son nom aux quatre premiers symboles phonétiques qui le composent, fut promu en 1918 Alphabet Phonétique National et reste largement utilisé à Taïwan aujourd'hui : plus aisés à mémoriser pour les locuteurs natifs que pour les étrangers, les signes sont formés à partir d'éléments tirés des caractères chinois qui pourraient rappeler le principe des kanas japonais. On songea également à une romanisation complète, pourtant irréalisable en raison d'un nombre élevé d'homophones. Quelques belles pages retracent plus loin dans l'ouvrage (p. 188 *sq.*) les espoirs de romanisation du politicien communiste Qu Qiubai. Rappelons que l'idée, fondée sur la théorie de l'évolution, selon laquelle l'alphabet phonétique serait l'aboutissement de l'écriture et le plus noble accomplissement de la rationalité humaine en raison de sa simplicité et de son efficacité, a longtemps prévalu en Occident, comme par exemple chez le théoricien de la communication canadien Marshall McLuhan (1911-1980).

Les chapitres 2 et 3 abordent des aspects plus techniques en montrant comment l'écriture chinoise a relevé le défi de la machine à écrire et de la télégraphie, systèmes initialement conçus pour l'alphabet latin. La maîtrise des télécommunications, à une époque où la transmission rapide de l'information redéfinissait le pouvoir d'un pays, était une étape cruciale pour s'affirmer sur la scène internationale. Comment concevoir une machine à écrire mécanique pour des milliers de caractères, ou un code morse pour chacun d'entre eux ? Le chapitre 2 revient sur l'histoire déjà relativement bien connue de la machine à écrire chinoise² en se concentrant sur Zhou Houkun : celui-ci, employé à la Commercial Press après avoir étudié au Massachusetts Institute of Technology (MIT), travailla sans relâche à la fabrication d'une telle machine, relativement petite et capable d'imprimer des milliers de caractères, en développant un prototype concevant les caractères non comme un système irréductiblement complexe, mais comme des combinaisons d'unité modulaires. Plus tard, vers 1930, les méthodes de romanisation rendirent possibles l'utilisation du clavier QWERTY pour transcrire le chinois.

Le chapitre 3 est consacré aux efforts de Wang Jingchun, ingénieur ayant étudié à l'Université de Yale, pour que le chinois soit intégré dans les conventions télégraphiques internationales adaptées à l'alphabet grâce à un

² Thomas Mullaney, *The Chinese Typewriter: A History*, Cambridge (MA), MIT Press, 2017.

encodage spécifique. Au départ, dans les années 1880, la télégraphie chinoise était coûteuse et peu pratique :

La télégraphie internationale ne reconnaissait que les lettres de l'alphabet latin et les chiffres arabes utilisés par la majorité de ses membres, ce qui signifiait que l'écriture chinoise devait également être convertie en lettres et en chiffres. [...] Chaque caractère chinois devait être transmis sous la forme d'une chaîne de quatre à six chiffres, d'un coût supérieur à celui d'une lettre.³

Jusque dans les années 1920, la télégraphie chinoise reposait en effet sur un vaste code attribuant un numéro arbitraire à chacun des six mille caractères les plus courants. En 1929, Wang Jingchun élaborait un code phonétique pour chaque caractère composé de quatre lettres alphabétiques : une pour le son, une pour le ton, les deux autres pour représenter le composant du caractère appelé « radical ». Désormais, les sinogrammes pouvaient être télégraphiés sans utiliser de chiffres, de manière efficace et à moindre coût.

La manière dont certains bibliothécaires créèrent un système d'indexation adapté est le thème abordé dans le chapitre 4, où l'auteur n'évoque pas – étonnamment – ce qui s'était fait par le passé durant l'histoire bimillénaire des bibliothèques chinoises. À l'époque moderne, le bibliothécaire Du Dingyou, qui connaissait le système de classification Dewey, élaborait une méthode fondée sur la forme des caractères. L'écrivain Lin Yutang, concepteur d'un prototype de machine à écrire, s'associa à Wang Yunwu, inventeur de la méthode de classement dite des « Quatre coins », largement oubliée aujourd'hui, fondée sur un code de quatre chiffres déterminé par la graphie des quatre coins de chaque caractère.

Le chapitre 5 aborde la question de la simplification des caractères chinois ainsi que de celle de l'élaboration d'un alphabet phonétique romanisé (pinyin) pour la « langue commune » (*putonghua* 普通話) ou mandarin, promu officiellement en 1958. Cette double réforme menée du temps de Mao est présentée ici comme un succès décisif. On apprend cependant que Chiang Kai-shek avait lui-même songé à une simplification de l'écriture chinoise avant de s'y opposer pour des raisons idéologiques après son exode à Taïwan, se posant désormais en garant de la culture chinoise classique, si bien qu'on en attribue généralement l'idée au seul Mao. En réalité, une première proposition de simplification avait été faite dès 1920 par le linguiste Qian Xuantong, inspirée de la calligraphie de style cursif et courant et d'écritures secrètes taoïstes et

³ J. Tsu, *Kingdom of Characters*, *op. cit.*, p. 92 ; traduit de l'anglais : « International telegraphy recognized only the Roman alphabet letters and Arabic numerals used by the majority of its members, which meant that Chinese, too, had to be mediated via letters and members. [...] Every Chinese character was to be transmitted as a string of four to six numbers, each of which costs more than a letter ».

shamaniques (p. 172). Dès 1935, la simplification de 324 caractères aurait été proposée au ministère de l'Éducation, mais elle ne fut pas retenue pour des raisons pratiques. En effet, selon l'auteur, 80 % des caractères simplifiés établis à l'époque de Mao auraient déjà existé avant 1950. Jing Tsu nous révèle aussi que l'ancien système d'écriture simplifiée créé par des femmes (*nüshu* 女書) a été une précieuse source d'inspiration (p. 173). Composée d'environ 700 graphèmes, cette écriture, élaborée dans un district de la province du Hunan, avait constitué pendant plusieurs siècles un moyen de communication secret entre femmes, visant à contourner leur exclusion de l'apprentissage de la lecture au sein d'une société patriarcale. C'est en 1955 que la réforme de l'écriture, en éliminant certaines variantes et en réduisant le nombre de traits de plusieurs caractères, fut officiellement lancée.

Quant au pinyin (拼音, littéralement « épellation phonétique »), l'auteur nous explique qu'il s'est construit sur la base des systèmes préexistants de transcription en alphabet latin : la Romanisation nationale (*Gwoyeu Romatzyh*) du Kuomintang (1928) et, surtout, la Nouvelle écriture latine (*Latinxua Sin Wenz*) des communistes (1931). La première indiquait les quatre tons du chinois mandarin en variant l'orthographe de la syllabe. Bien qu'adoptée officiellement en 1928, elle ne fut jamais très répandue car jugée trop complexe. En revanche, la seconde n'incluait pas les tons du mandarin. Conçue dans le but de remplacer à terme les caractères chinois, elle fut développée par Qu Qiubai à Moscou avec l'aide de linguistes russes, qui optèrent pour l'alphabet latin plutôt que pour le cyrillique. En usage dans les zones contrôlées par les communistes en Chine dans les années 1930-1940, elle annonçait le futur pinyin, qui en fut une version un peu modifiée et enrichie de signes diacritiques indiquant les tons, officialisée en 1958.

D'un abord plus difficile car plus techniques, les chapitres 6 et 7 racontent comment l'écriture chinoise est entrée dans l'ère numérique. Dès les années 1970, le scientifique Zhi Bingyi, après avoir été emprisonné pendant la Révolution culturelle, conçut un moyen de coder l'écriture chinoise pour l'informatique. Bientôt, une méthode fut élaborée où la vitesse de codage du chinois était plus rapide que celle de l'anglais. Le projet 748 fut lancé par le gouvernement chinois en 1979 pour élaborer un programme capable d'écrire en chinois, comprenant le stockage d'informations, la récupération et l'édition numérique. On regrette que l'auteur ne mentionne pas ici la méthode de saisie utilisée à Taïwan, antérieure (1976) – la méthode Cang Jie 倉頡, également employée à Hong Kong et Macao, qui tire son nom de l'inventeur mythique de l'écriture chinoise : cette dernière se fonde sur la décomposition géométrique des sinogrammes. Le chapitre 7 examine la progression vers un code de saisie commun à tous. L'un des problèmes se posant aux informaticiens était de

déterminer si les variantes d'un même caractère devaient être ou non considérées comme des caractères différents. L'adaptation progressive a abouti à l'intégration de la « kanjisphère » (l'auteur parle de « sinosphère », en angl. *sinosphere*) à l'Unicode, norme mondiale qui, aujourd'hui, permet d'afficher chaque système d'écriture de manière identique et qui considère les caractères chinois, coréens, japonais comme communs, ne se distinguant que par leur « glyphe » (ou représentation graphique). En 2020, 92 856 caractères étaient répertoriés dans Unicode (version 13.0). Cette dernière étape montre bien comment, avec l'essor de l'ordinateur, toutes les technologies précédentes sont devenues obsolètes, et comment l'asymétrie du traitement technique des écritures n'est plus d'actualité. Quel contraste étonnant avec la Chine d'il y a un siècle, qui doutait de l'utilité de son écriture !

Ambitieux, à la fois instructif et intéressant à tous points de vue, cet ouvrage laisse deviner des problèmes géopolitiques sous-jacents, mais ne les aborde pas véritablement. En outre, on relève au fil de la lecture quelques lacunes ou inexactitudes. Il semble ainsi que l'auteur ne distingue pas clairement la langue de l'écriture, comme on le pressent dès le titre de son ouvrage. Jing Tsu suggère par exemple que l'évolution des caractères chinois aurait joué un rôle crucial dans l'unification linguistique en Chine (p. 180), alors que les deux questions semblent en réalité indépendantes l'une de l'autre, comme le prouve l'usage des caractères chinois dans différentes langues. On peut aussi se demander comment l'invention du système de romanisation pinyin a pu avoir un impact (comme l'affirme l'auteur p. 14) sur l'alphabétisation de la population, ce qui n'a rien d'évident. D'autre part, la promotion du mandarin par la République populaire de Chine est présentée comme un progrès, mais qu'en est-il du traitement des autres langues chinoises (qualifiées ici de « dialectes ») telles que le cantonais, le hakka ou le taïwanais ? Enfin, la perspective adoptée ne permet pas de mesurer clairement les apports du Japon. Le modèle représenté par ce dernier avec le mouvement d'unification des langues écrites et parlées (*genbun itchi* 言文一致) n'est pas mentionné. L'emprunt de milliers de néologismes par la Chine au Japon, qui les avait créés à partir de termes employés dans les langues occidentales, n'est pas évoqué non plus⁴. Une affirmation concernant le début du XX^e siècle reste à vérifier : « Le Japon, voisin et colonisateur récent de la Chine, commença à réduire le nombre de caractères chinois dans son lexique » (p. 9)⁵. Enfin, l'importante contribution japonaise dans le domaine des machines à écrire, en particulier

⁴ On se reportera à ce sujet à l'excellente étude de Lydia Liu, *Translingual Practice: Literature, National Culture, and Translated Modernity – China, 1900-1937*, Stanford, Stanford University Press, 1995.

⁵ J. Tsu, *Kingdom of Characters*, *op. cit.*, p. 9 ; traduit de l'anglais : « China's neighbor and recent colonizer Japan began to reduce the number of Chinese characters in its lexicon ».

dans les années 1930 avec la Nippon Typewriter Company, est oubliée : à l'époque de l'expansion coloniale japonaise en Asie orientale, la machine à écrire *Bannô* (萬能, littéralement « capable de tout ») pouvait en effet générer plusieurs écritures telles que le japonais, le chinois, le mandchou et le mongol. Ainsi, on aimerait pouvoir poursuivre cette lecture par un chapitre supplémentaire adoptant un point de vue un peu moins sinocentrique et rendant justice aux contributions des autres pays ou régions de la « kanjisphère » (le Japon, Taïwan...). L'ouvrage de Jing Tsu n'en reste pas moins une mine d'informations et une tentative méritoire de retracer l'histoire de l'écriture chinoise à l'époque moderne et de ses liens inextricables avec les évolutions technologiques en cours depuis plus d'un siècle.